

# Les préliminaires de la campagne d'Austerlitz

Autor(en): **Picard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **51 (1906)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-338474>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LES PRÉLIMINAIRES

DE LA

## CAMPAGNE D'AUSTERLITZ

---

Le plan de campagne. — Les commandements. — Le service d'espionnage. — Les marches stratégiques. — L'ouverture des hostilités avant la déclaration de guerre.

Napoléon, après s'être acharné jusqu'au dernier moment à son projet de descente en Angleterre, dut faire face subitement à la nouvelle coalition et transporter son armée des côtes de l'Océan sur le Rhin.

Une fois passée la douleur de voir échouer l'expédition de Boulogne, il se livra tout entier à son nouveau projet de guerre continentale.

Jamais il n'avait disposé de plus grandes ressources, jamais il n'avait vu s'ouvrir devant lui un champ d'opérations plus étendu. Mais, jaloux, à juste titre, de son commandement en chef, il voulut tout diriger lui-même. Son vaste génie le lui permettait. Si jusqu'alors il avait toujours conquis la victoire là où il commandait en personne, il se plaignait de n'avoir pas toujours été secondé selon ses vues par ses collègues ou ses subordonnés. Maintenant il avait en main la supériorité et, résolu à commander, il voulait être ponctuellement obéi.

Ceux de ses compagnons d'armes que leur jalousie ou leur réputation rendaient incommodes, s'étaient exclus eux-mêmes de la lice. Il ne lui restait que des lieutenants soumis à sa volonté, et réunissant au plus haut degré toutes les qualités nécessaires pour l'exécution de ses desseins.

On peut affirmer que l'armée française, sous le premier empire, a dû en grande partie ses succès à cette grande unité de commandement.

Comme toute chose a son mauvais côté, cette unité de commandement a fini par annihiler l'initiative des lieutenants de Na-

poléon, qui tous furent d'excellents tacticiens mais de très médiocres stratégestes.

Toutefois, ce fut une raison de plus pour leur discipline, car ils sentaient qu'ils n'étaient que des bras et qu'il était la tête dont il fallait attendre l'ordre.

Une des causes qui nuisent le plus à l'encouragement de l'étude dans l'armée française c'est qu'on y entend dire à chaque instant : « Les généraux du premier empire n'étaient pas des savants et cependant ils savaient bien remporter des victoires ». Cet argument sert ainsi à justifier l'insouciance de s'instruire. Mais il est faux de tout point.

Les Français oublient que sous le premier empire c'est Napoléon qui remportait les victoires, et que ses maréchaux n'étaient que des exécutants. Quand ils ont été appelés à commander des armées, comme en Espagne ou en Russie, en Allemagne en 1813 et en France en 1814, ces maréchaux, sauf Davout, ont été battus par les généraux de la coalition.

Les généraux français du premier empire accomplirent en sous-ordre de mémorables entreprises; ils acquirent une grande renommée, mais ils ne la soutinrent pas dès qu'ils durent opérer isolément et commander au lieu d'obéir.

« Ma présence, a dit Napoléon, était indispensable partout où je voulais vaincre. C'était là le défaut de ma cuirasse. Pas un de mes généraux n'était de force pour un grand commandement indépendant. »

Pourquoi ces hommes éminents se trouvaient-ils incapables de commander? L'instruction leur manquait. C'étaient des hommes d'action et rien que des hommes d'action. La faute en est surtout à Napoléon, et il n'est pas fondé à s'en plaindre. Il ne chercha que des instruments dociles à ses volontés. Il écarta tous ceux qui conservaient un peu d'indépendance et d'initiative. Il redoutait les têtes et ne voulait que des bras.

Quand les opérations s'agrandirent, quand les théâtres de la guerre se multiplièrent, l'Empereur omnipotent dut se faire suppléer là où il ne pouvait aller; à un moment il eut besoin de têtes, il ne trouva que des bras.

Quant à lui, s'il avait une grande sagacité, il avait aussi une grande érudition. Il est évident qu'avant l'âge de 26 ans, il avait déjà lu les ouvrages des maîtres dans l'art de la guerre, qu'il avait analysé leurs campagnes, leurs opérations, leurs plans,

qu'il avait rejeté les idées fausses et casé dans son esprit les idées saines, les principes utiles à tirer de ses devanciers. Son intelligence était donc meublée de connaissances bien digérées, et elle était en mesure de lui fournir une solution pour n'importe quel cas qui pouvait se présenter.

La rapidité, la justesse de ses résolutions dans les situations les plus compliquées paraissaient mystérieuses à ceux qui l'entouraient, mais cette rapidité, cette justesse dans ses décisions, provenaient de la richesse des solutions emmagasinées d'avance dans son esprit.

\* \* \*

Bien que Napoléon se fût obstiné à croire la guerre moins prochaine qu'elle n'était, il en avait parfaitement discerné les apprêts et le plan,

Quatre attaques se préparaient : la première au Nord, par la Poméranie, sur le Hanovre et la Hollande, devait être exécutée par des Suédois, des Russes, des Anglais ; la seconde à l'est par la vallée du Danube, confiée aux Russes et aux Autrichiens combinés ; la troisième en Lombardie, réservée aux Autrichiens seuls ; la quatrième, au midi de l'Italie devait être entreprise un peu plus tard par une réunion de Russes, d'Anglais, de Napolitains. C'était tout l'horizon de la France qui allait s'enflammer contre elle.

Cette situation qui eût suffi à en déconcerter bien d'autres, Napoléon l'envisagea sans la moindre crainte et la jugea froidement avec une confiance qu'il sut communiquer à son entourage et qui contribua plus que tout à imposer son ascendant.

C'est là ce dont il faut bien se rendre compte parce que c'est l'explication de cette subordination absolue, de cette déférence aveugle à ses ordres.

Si les hommes d'état et les généraux, ceux mêmes qui avaient été grandis par Napoléon, discutaient en aparté son usurpation continuelle de pouvoirs, son ambition démesurée, s'ils critiquaient son despotisme d'autorité, ils ne pouvaient que s'incliner devant l'homme vraiment supérieur, devant le caractère inébranlable, qui savait faire tête aux situations les plus périlleuses.

Comment ne pas comprendre après cela qu'à de pareils moments ceux qui partageaient sa fortune, même les plus entichés de leur propre valeur, s'en soient remis spontanément à ses ta-

lents militaires, aient apporté le concours de leur soumission toute dévouée à cette volonté supérieure, objet de l'admiration universelle. Car si Napoléon fut critiqué surtout à l'étranger, c'est là aussi qu'il fut le plus louangé. Dans les cours européennes, en effet, on n'avait pas comme en France les ressentiments des partisans de la République et de la royauté déchues pour restreindre l'admiration de l'usurpateur. Au fond, on voyait au contraire en lui un modèle de puissance monarchique que beaucoup de gouvernements souhaitaient à leur souverain. Et, si l'on ne se faisait pas faute d'y railler le parvenu, on s'étonnait, on s'émerveillait de cet homme qui tenait tête à toute l'Europe coalisée contre lui. En réalité, on était assez satisfait que ce ne fut pas un républicain, mais un monarque, qui donnât cette leçon à l'Univers.

Certes, Napoléon avait d'autres facultés que son talent militaire, et, déjà en 1805, il en avait donné de nombreuses preuves par ses réformes gouvernementales. Mais, en somme, la guerre était son argument principal et l'armée son instrument préféré. C'étaient d'ailleurs l'argument et l'instrument de sa fortune.

Mais encore il avait su démontrer d'une façon péremptoire aux diplomates les plus avisés qu'il savait mieux trancher les litiges et dicter ses conditions qu'ils n'auraient su le faire à leur manière. Combien de fois ne s'amusa-t-il pas de l'inanité de leurs savantes négociations vis-à-vis de la sentence décisive d'une de ses victoires.

Si à l'ouverture de la campagne d'Austerlitz il montra une telle assurance en face de la coalition européenne, ce n'est pas seulement parce qu'il avait une grande foi en lui, mais surtout parce qu'il avait une grande confiance dans l'armée qu'il venait de façonner pendant cinq ans avec un soin méticuleux.

Jamais préparation à la guerre ne fut plus méthodique. Nous ne disons pas plus complète, car on verra que bien des choses péchaient encore. Les effectifs, particulièrement, n'étaient pas au complet; mais les unités étaient solidement encadrées, on pouvait y verser sans crainte des renforts. Le matériel, les chevaux, les voitures, les vivres étaient insuffisants, mais les premières victoires et les réquisitions en pays ennemi fourniraient l'appoint nécessaire.

On pourra objecter que tous ces préparatifs avaient eu un

autre objet, la descente en Angleterre, dont le projet en somme avait avorté. Mais n'en résultait-il pas quand même une armée solidement constituée, soigneusement éduquée, parfaitement entraînée, malgré l'accalmie de cinq années de paix, toute mobilisée, prête en un mot à entrer en campagne.

Ce fut le principal atout de Napoléon dans cette scabreuse partie, et il sut en jouer savamment.

La difficulté primordiale était d'arrêter un plan de campagne.

En présence d'un péril semblable, en 1792, on avait formé une armée pour chaque théâtre de guerre et ces armées avaient été livrées à leur fortune respective.

Napoléon n'était pas homme à abdiquer son autorité dominante, pas plus que sa responsabilité, en face du danger. Et, s'il conservait encore en cela une ambition, c'était qu'il voulait pour lui la plus large part de gloire.

Il est incontestable que c'est la gloire militaire qui eut toujours pour lui le plus de séductions. Il faut reconnaître du moins qu'en 1805 il en avait déjà assez pour ne point être tourmenté du désir de se signaler et que ce n'est point son moindre mérite d'avoir voulu conduire en personne son armée dans une aventure où il risquait son prestige militaire. La victoire est inconstante, les hasards de la guerre sont grands et, cette fois, les adversaires se présentaient nombreux et résolus.

Pourtant il n'hésita pas.

Il arrêta de porter le gros de ses forces dans la vallée du Danube, et de faire tomber toutes les attaques secondaires par la manière dont il repousserait la principale. Cette profonde et audacieuse conception reposait sur l'éloignement des Russes, qui les exposait à venir tard au secours des Autrichiens.

Il ne sera pas hors de propos de rappeler certaines mesures de prévoyance qu'il prit à la veille de se mettre en route, les reconnaissances préalables qu'il fit faire du théâtre de la guerre, et la façon dont il crut devoir se renseigner, tout d'abord, sur les forces et les projets de l'ennemi.

Sous le premier empire, des hommes éminents eurent la haute direction de l'espionnage et furent chargés de l'organiser.

Plus on approche de la grande journée d'Iéna, plus les rapports se multiplient et montrent de notre côté des investigations incessantes. Nos émissaires furent nombreux, bien payés, sûrs, et leur direction confiée à des hommes de mérite tels que Sa-

vary et le général Belliard. Murat fut très actif; ses notes à Napoléon sont inférieures à celles de Davout et de Soult, mais sa qualité de lieutenant de l'Empereur l'obligeait à se donner du mouvement, et il n'y manquait pas. D'ailleurs Duroc était chargé de le contrôler.

Dès la fin de juillet, des officiers avaient été envoyés incognito dans le Tyrol, le Vorarlberg et la Souabe méridionale, pour étudier ces différentes contrées, y surveiller les mouvements des troupes autrichiennes.

Toutes les cartes relatives au théâtre de la guerre furent préparées par les soins du général Sanson, nommé chef du bureau topographique.

D'après les instructions contenues dans une lettre de l'Empereur, en date du 25 août, et qui sont souvent citées comme un modèle du genre, Murat dut voyager en chaise de poste sous le nom de « colonel Beaumont », se rendre à Mayence, Francfort, Wurtsbourg et Bamberg, parcourir les frontières de la Bohême, descendre le cours de la Reignitz, longer ensuite la rive gauche du Danube jusqu'à Passau, y traverser le fleuve, remonter l'Inn jusqu'à Kufstein, aller à Munich, à Ulm et à Stockach, reconnaître les débouchés de la Forêt Noire et rentrer à Strasbourg le 11 septembre.

L'objet principal de sa mission était de saisir l'ensemble des pays parcourus, de noter la largeur des rivières et l'état des routes, enfin de recueillir sur son passage le plus de renseignements possible sur les agissements de l'Autriche.

Le même jour, une mission analogue était confiée au général Bertrand, qui se rendait directement à Munich, de là à Passau remontait l'Inn jusqu'à Kufstein accompagné d'ingénieurs bava-rois, étudiait le cours de la Salza jusqu'à Salzbourg, revenait à Munich, descendait le Lech jusqu'au Danube, reconnaissait Ingolstadt et Donauwerth, longeait la Regnitz jusqu'au Mein, rejoignait le Danube à Ulm, revenait par Stuttgart et Rastadt, visitait Fribourg, Donaueschingen et rentrait en France après avoir reconnu toutes les routes et toutes les rivières, au point de vue militaire.

Ces deux reconnaissances, on le voit, suivaient, à peu de chose près, le même itinéraire; mais l'ordre de route de chacune d'elles avait été établi de façon que Murat et le général Bertrand, ne pussent se rencontrer dans leur trajet.

L'un et l'autre sillonnaient toute la portion des vallées du

Rhin et du Danube qui, jusqu'à la frontière autrichienne de l'Inn, devait servir de théâtre aux opérations de la grande armée. Et le général Bertrand, voyageant à petites journées, devait, pour ainsi dire, faire le logement de l'armée française à ses principaux gîtes d'étape, de Strasbourg à Ulm.

Dans le courant du mois d'août, le général Berthier reçut l'ordre de faire faire deux boîtes portatives, à compartiments distribués de telle sorte que, d'un coup d'œil, on put, à l'aide de cartes sur lesquelles se trouvait inscrit le numéro de chaque régiment, connaître les mouvements et les emplacements de tous les corps autrichiens.

Une de ces boîtes était destinée à l'Empereur et l'autre à son état-major général qui devait, tous les quinze jours, lui envoyer l'état des changements survenus, en s'aidant des gazettes allemandes et italiennes, et des divers renseignements émanant d'espions et d'agents diplomatiques.

Avant d'expédier ses ordres de mouvement, Napoléon fixa lui-même le nombre de rations et de fournitures que devait délivrer telle ou telle place désignée à l'avance; il s'inquiéta des moindres détails relatifs au service des munitions, de la viande, des fourrages, de l'avoine, de l'habillement, de l'équipement. Enfin, il fit donner des ordres pour réunir en Alsace un grand nombre de chevaux destinés à remonter les régiments de cavalerie à mesure qu'ils arriveraient sur le Rhin.

En un mot, l'Empereur, ne s'en rapportant pas exclusivement à son génie, au talent et à l'expérience de ses généraux, à la valeur de ses soldats, ne négligea rien de tout ce qui pouvait contribuer au succès de ses grands desseins.

Les troupes du camp de Boulogne allaient former le noyau principal de cette armée. Elles avaient acquis une discipline et une précision de manœuvre admirables, et présentaient une armée aguerrie par de nombreuses campagnes et de rudes travaux. Elles obéissaient à des chefs pour la plupart jeunes et ardents, qui tous s'étaient illustrés sur le champ de bataille et ceux-là même qui n'avaient plus de grade à conquérir étaient encore, à cette époque, insatiables de gloire et d'aventures. Enfin, il n'était pas un officier, ni un soldat de la grande armée, qui ne se crût certain de marcher à la victoire en combattant sous les ordres de Napoléon, et qui ne poussât jusqu'au fanatisme le dévouement à sa personne.

Toutefois, au moment de la levée du camp de Boulogne, tous



les rouages de la grande armée n'étaient pas aussi parfaits qu'on l'admet généralement.

Commençons par comparer les moyens de guerre avec ceux de la coalition.

La France a environ 400 000 hommes, dont 300 000 prêts à entrer en campagne. D'après le plan primitif du Premier Consul, 150 000 hommes devaient franchir le détroit et 150 000 garder l'intérieur et les frontières. Pour faire face aux trois attaques principales des puissances continentales, Napoléon forme trois armées :

Au nord, pour couvrir la frontière et la flotille, un corps d'observation comprenant quelques bons bataillons, des dépôts, des marins et des cohortes de garde nationale.

Au midi, en Italie, une armée de 50 000 hommes qu'il place sous le commandement de Masséna et à laquelle se joindront 20 000 hommes amenés du royaume de Naples par le général Gouvion-St-Cyr.

Pour agir en Allemagne, la grande armée de 152 000 hommes qui doit comprendre sept corps d'armée et une réserve de cavalerie.

L'organisation des armées reçut là une modification importante : les divisions ne furent plus composées que de troupes d'une seule arme, y compris une batterie d'artillerie. La réunion de deux à trois divisions reçut le nom de corps d'armée, et chaque corps d'armée reçut une proportion de cavalerie variant d'une division à une brigade.

De plus, une grosse masse de cavalerie fut constituée sous le nom de réserve de cavalerie.

On vit, en 1805, la réserve de Murat portée au chiffre énorme de 22 000 cavaliers. Cette réserve se composait de 6000 cuirassiers, 9000 dragons à cheval, 7000 dragons à pied (faute de chevaux) et 1000 artilleurs à cheval.

En 1805, l'artillerie à cheval comprend deux compagnies de la garde et six régiments de la ligne, qui offrent un total de trente-sept compagnies.

Comme matériel, la compagnie d'artillerie à cheval possédait deux obusiers de 15 et quatre canons de 6 avec un approvisionnement de 150 à 160 coups par pièce. Quelquefois, elle servait des canons de 4 et de 8 ou de différents autres calibres pris dans les arsenaux de l'ennemi, comme il arriva après l'oc-

cupation de Vienne. Les canonniers destinés au service des pièces étaient tous à cheval comme aujourd'hui. Cela constituait pour notre artillerie légère une grande supériorité sur celles de certaines puissances, telle que l'Autriche, où les servants étaient transportés sur la pièce ou à cheval sur les sous-verges.

Ce qui manquait à l'artillerie à cheval du premier Empire, c'est comme le fait remarquer le général Marbot, « qu'on n'avait rien fait pour achever son alliance avec la cavalerie. On fait, ajouta-t-il, presque toujours manœuvrer ces deux armes séparément et aucun règlement n'ayant désigné la place que l'artillerie doit occuper dans les diverses évolutions de cavalerie, il résulte de là qu'un jour de combat les artilleurs ne savent où mettre leurs batteries, qui gênent les mouvements des escadrons, et sont à leur tour embarrassés par eux. »

Les batteries à cheval étaient, pour ainsi dire, mises à la disposition des divisions de cavalerie ; elles ne faisaient pas corps avec elles. Il est vrai que l'Empereur se proposait surtout de permettre à la cavalerie de n'être point arrêtée dans son service d'exploration par des obstacles dont quelques coups de canons pouvaient avoir raison. Sur le champ de bataille, il préférait séparer l'action des différentes armes ou plutôt conserver leur direction autant que possible dans sa main.

Napoléon a donc donné à ses armées une nouvelle organisation. En empruntant au système divisionnaire ce qu'il pouvait avoir d'utile, la réunion des trois armes sous un même commandement, il le développe sur une plus grande échelle, plus en rapport avec l'effectif dont il peut disposer. Le corps d'armée devient la grande unité tactique, avec ses divisions d'infanterie, son artillerie, sa division ou sa brigade de cavalerie légère. C'est dans la faible proportion donnée à cette arme qu'il s'écarte davantage des errements suivis dans les guerres de la République, où chaque division comprenait une brigade de cavalerie. Mais cette modification est largement compensée par la formation d'une grosse masse de cavalerie de réserve destinée à parer à toutes les éventualités. C'est la grosse cavalerie et la cavalerie de ligne qui constituent cette réserve ; quant à la cavalerie légère, elle est répartie par division, quelquefois par brigade, dans les corps d'armée et en même temps à la réserve de cavalerie, pour l'éclairer et lui servir d'avant-garde.

La Roche Aymon attribue une singulière origine à la constitution de cette grosse réserve de cavalerie :

« On assure que le commandement de cette masse de troupes à cheval paraissant plus chevaleresque à Murat que celui d'un corps mixte, il profita de son influence pour déterminer Napoléon à la réunion de gros corps de cavalerie dont il s'assura le commandement. »

Et il ajoute : « C'est donc de cette époque que l'on peut fixer la séparation des armes, et la dangereuse innovation de séparer les officiers généraux en généraux d'infanterie et généraux de cavalerie ; comme si général ne voulait pas dire et seulement dire un officier connaissant la combinaison et le jeu de toutes les armes, le fort et le faible de chacune »,

Napoléon n'était pas de cet avis, il préférait développer et exploiter les spécialités. Obligé de faire une exception pour le commandement des grandes unités composées de troupes de trois armes, il choisissait soigneusement ses hommes. Les circonstances lui forcèrent quelquefois la main.

Les troupes réunies au camp de Boulogne servirent à former les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps, et le corps de réserve de cavalerie. L'armée de Brest forma le 7<sup>e</sup> corps. L'armée d'occupation du Hanovre, le 1<sup>er</sup>. Celle de la Hollande le 2<sup>e</sup>.

La Grande Armée comprenait en outre la garde impériale, en partie réunie à Boulogne et le reste à Paris.

Il faut ajouter que l'Empereur comptait joindre aux troupes françaises l'armée bavaroise et quelques contingents allemands, qu'il emploierait particulièrement en seconde ou en troisième ligne.

Comme moyens financiers, le gouvernement français dispose immédiatement de soixante millions, prix de la Louisiane, récemment vendue aux Etats-Unis ; en outre, les impôts, dont on n'a pas abusé, présentent d'immenses ressources.

Ces moyens de guerre, troupes et argent, vont, entre les mains habiles de Napoléon, amener des résultats prodigieux.

Examinons maintenant les ressources de la coalition.

L'Angleterre domine les mers avec 75 vaisseaux, 1000 frégates, 100 000 matelots. Enrichie par son commerce, elle soudoie toutes les troupes de la coalition.

Sur le continent, les alliés projettent trois attaques et disposent leurs armées en conséquence.

Au Nord, une armée de 40 000 hommes environ, débarqués en Poméranie, comprenant des Russes, des Suédois et des Anglais, doit envahir la Hollande.

En Italie, l'archiduc Charles, avec une armée de 80 000 hommes, prendra l'offensive, franchira l'Adige et reconquerra la Lombardie, pendant qu'une armée d'Anglais, de Russes et 35 000 Napolitains fera une diversion dans l'Italie méridionale.

Dans le bassin du Danube une armée autrichienne de 90,000 hommes envahira la Bavière, prendra position derrière l'Iller et y sera renforcée de deux armées russes fortes chacune de 60 000 hommes, qui viendront successivement la rejoindre.

L'effectif des diverses armées que nous venons d'indiquer est d'environ 360 000 hommes. La coalition espère, en outre, entraîner la Prusse et disposer alors de plus de 500 000 hommes. Mais l'Empereur ne doit pas lui en laisser le temps.

Ce fut le 23 août que Napoléon fit paraître l'ordre qui constituait la Grande Armée.

« L'Armée des côtes de l'Océan s'appellera dès ce jour, la Grande Armée.

« La Grande Armée sera composée comme il suit :

« L'Empereur et Roi commandant en personne; Berthier, major général expédiant les ordres de sa Majesté...»

Le 1<sup>er</sup> corps est fort de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie ; il occupe le Hanovre et se trouve sous les ordres du maréchal Bernadotte, qui a remplacé le maréchal Mortier.

Le 2<sup>e</sup> corps, sous les ordres du maréchal Marmont, se trouve au camp d'Utrecht et comprend aussi trois divisions d'infanterie avec une division de cavalerie.

Le 3<sup>e</sup> sous le maréchal Davout comprend aussi trois divisions d'infanterie et une de cavalerie et se trouve au camp d'Ambleterre.

Le 4<sup>e</sup>, sous le maréchal Soult, fort de quatre divisions d'infanterie et d'une de cavalerie, est au camp de Boulogne.

Le 5<sup>e</sup>, sous le maréchal Lannes, est à Arras et comprend la division des grenadiers Oudinot, avec la division Gazan et une division de cavalerie.

Le 6<sup>e</sup>, sous le maréchal Ney, formé de trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie, est au camp de Montreuil.

Le 7<sup>e</sup>, sous les ordres du maréchal Augereau, se trouve en Bretagne, où il devait s'embarquer pour l'expédition d'Angleterre sur la flotte de Brest.

La réserve de cavalerie se concentrera sous les ordres de Murat et sera forte de six divisions.

Enfin, l'Empereur aura auprès de lui dix bataillons de la garde, avec six escadrons et vingt-quatre bouches à feu.

La Grande Armée ainsi organisée sera forte d'environ 150,000 fantassins, 40,000 cavaliers, et 340 bouches à feu.

Il est nécessaire de mentionner spécialement les dragons à pied que Napoléon avait fait préparer pour la descente en Angleterre. Il les groupe en une division de 7200 hommes.

Cette division est composée de quatre régiments fournis à raison d'un régiment à pied de 1800 hommes par chaque division à cheval : soit, par brigade, un bataillon de 900 hommes et, par régiment à cheval, une compagnie de 300 hommes.

Il attache une telle importance à « ces forces extrêmement disponibles et légères » qu'il donne à cette division dix pièces d'artillerie, tandis que les divisions à cheval n'en ont que trois, ou même deux, et qu'il met à sa tête l'homme, qui, en quelque façon, incarne dans la hiérarchie l'âme même des Dragons et qui en est le colonel-général, Baraguey d'Hilliers, qui n'a jamais servi que dans l'infanterie et dans les états-majors, qui ne s'est illustré que comme fantassin, qui n'a rien d'un cavalier et qui est colonel-général des dragons à titre de fantassin.

L'artillerie sous les ordres de Murat ne comprenait que 24 pièces, proportion bien faible pour un corps de cavalerie de 15 000 chevaux, tandis que la division de cavalerie de la garde à elle seule en avait autant.

Les divisions de cavalerie de Murat n'ont chacune que deux ou trois pièces au plus. Combien cette proportion nous semble faible en comparaisn de ce qui existe aujourd'hui.

Mais cela s'explique par l'idée de Napoléon sur l'emploi de l'artillerie, qu'il considère surtout comme une arme de réserve, dont il fait son argument décisif. La cavalerie de la garde étant attachée aux troupes de réserve en a donc logiquement plus que les autres.

D'ailleurs, si Napoléon a donné des canons à la cavalerie de Murat, c'est pour qu'elle puisse suffire à sa tâche en avant de l'armée sans être obligée d'attendre le secours des autres trou-

pes. Ses dragons à pied doivent lui fournir l'appui de leurs fusils, ce qui n'empêchera pas dans beaucoup d'occasions de lui adjoindre de l'infanterie.

C'est le perfectionnement des canons qui a étendu le rôle de l'artillerie et notamment en a fait l'instrument préféré pour la préparation du combat. A cette époque, leur faible portée, l'absence de projectiles à éclatement, les courtes distances auxquelles on s'engageait, excluaient l'intervention de l'artillerie dans le prélude de l'attaque. Dans cet heureux temps l'arme principale était la vaillance, et le « brutal », comme les soldats appelaient le canon, ne tonnait que pour écraser la résistance.

Napoléon néanmoins sut tirer tout le parti que pouvait offrir l'artillerie de son époque et il en joua avec une grande habileté. Mais, en ce qui concerne la cavalerie, on comprend qu'il n'ait pu songer à l'emploi qu'elle en fait aujourd'hui ou dans certaines circonstances nos divisions à cheval se contenteront, avec raison, d'être l'escorte de leurs canons pour leur permettre d'agir plus audacieusement et les laisseront parler bien avant d'intervenir elles-mêmes.

Les généraux de cavalerie de Napoléon eussent été vraiment coupables d'en faire autant, lorsque, avec la courte portée des pièces et leur lenteur de tir, ils pouvaient aborder l'adversaire et même achever leur besogne avant que leur artillerie eût pu seulement ouvrir le feu.

Il n'en fallait pas moins prévoir, pour rares qu'elles étaient, les occasions où le canon serait utile à la cavalerie. Et Napoléon, qui voulait sa réserve de cavalerie aussi bien apte à l'exploration qu'au combat et à la poursuite, ne manqua pas de lui donner cet appoint d'artillerie.

C'est là une innovation digne de remarque, surtout si l'on fait abstraction des données d'aujourd'hui qui fausseraient le jugement à cet égard. Et l'on y trouve en principe toutes les tendances que les progrès de l'armement ont permis de réaliser de nos jours.

La cavalerie de Murat apprit si bien à se servir de ses canons et de ses fusils qu'on lui verra bientôt enlever jusqu'à des forteresses.

Si Napoléon a largement augmenté la proportion de la cavalerie dans son armée de 1805, c'est qu'elle allait avoir affaire aux deux cavaleries autrichienne et russe, les plus redoutables et les plus nombreuses d'Europe.

D'ailleurs il a envisagé la question de la force de la cavalerie sous le point de vue des différences qui résultent des théâtres si variés de la guerre, et il pensait que la cavalerie doit être dans une armée, « en Flandre ou en Allemagne, le quart de l'infanterie — sur les Alpes le vingtième — en Italie et en Espagne le sixième ».

Napoléon, tout en reconnaissant la nécessité du groupement indépendant des différentes armes, s'attacha à maintenir une étroite relation entre elles. En général, sa première ligne était déployée en ordre de bataille ; la seconde formée en colonnes serrées de bataillons, la grosse cavalerie en réserve, l'artillerie et la cavalerie légère sur les flancs.

Dans les guerres de l'Empire, le principe de la solidarité des trois armes commença à être parfaitement compris.

Le plan des coalisés était d'abord de rester sur la défensive en Allemagne, derrière l'Iller, et de prendre au contraire l'offensive en Italie. Ils espéraient se rendre facilement maîtres de la Lombardie et du Piémont ; puis ils comptaient envahir la France par le Tyrol et par la Suisse. Mais les Anglais envisageant avec effroi les formidables préparatifs du camp de Boulogne et craignant toujours de voir effectuer la descente de l'armée française, pressent l'Autriche de commencer les opérations. Celle-ci, sans attendre que les autres puissances soient prêtes, donne l'ordre à son armée d'Allemagne de pénétrer en Bavière pour occuper le pays et venir prendre position sous le canon d'Ulm.

L'armée bavaroise menacée se retire avec l'Electeur à Wurtzbourg. C'est alors que Napoléon, devinant la situation et les projets de ses ennemis, se prépare à garder la défensive au Nord et en Italie, mais à prendre en Allemagne une offensive vigoureuse et à écraser successivement les trois armées ennemies échelonnées à de trop grandes distances les unes des autres dans la vallée du Danube.

A cet effet, il va d'abord concentrer rapidement et secrètement la Grande Armée sur les bords du Rhin. Puis, pour tromper Mack et le retenir dans ses positions d'Ulm, il fera des démonstrations devant le val d'Enfer et la Vallée de la Kinzig. En même temps il fera exécuter à son armée une vaste conversion stratégique qui le portera sur le Danube, entre Donauwerth et Ingolstadt, ce qui lui permettra d'intercepter les communica-

tions de l'armée autrichienne et de lui faire mettre bas les armes. Après cette première série d'opérations, l'empereur compte se retourner rapidement contre l'armée russe de Kutusoff ; il espère l'accabler, entrer à Vienne et y dicter la paix ; ou bien il partira de cette capitale pour écraser les dernières forces de la coalition.

La position du maréchal Bernadotte dans le Hanovre, et du maréchal Marmont en Hollande, était un avantage, car il ne fallait à l'un que dix-sept jours, à l'autre que quatorze ou quinze jours pour se transporter à Wurtzbourg, sur le flanc de l'armée ennemie. Le mouvement des troupes partant de Boulogne pour Strassbourg exigeait environ vingt-quatre jours.

C'est dans ce sens que le major-général avait écrit, en date du 23 août, au maréchal Marmont, commandant dans le Nord, qui avait déjà son armée embarquée pour la descente en Angleterre :

« L'Empereur veut que je vous intruise que, dans la situation où s'est placée l'Europe, sa Majesté sera obligée de dissoudre les rassemblements que l'Autriche fait dans le Tyrol, avant de tenter l'expédition en Angleterre. En conséquence, l'intention de l'Empereur est que, vingt-quatre heures après que vous aurez reçu un nouvel ordre de moi, vous puissiez débarquer ; et que vous preniez ce prétexte de vous mettre en marche, sans qu'on sache ce que vous voudrez faire, mais dans le fait vous devez gagner Mayence. Sa Majesté désire que votre corps reste au moins fort de 20 000 hommes, et que vous emmeniez avec vous le plus d'attelages qu'il vous sera possible. Je vous recommande le secret le plus impénétrable. Si la guerre a lieu, l'Empereur veut se trouver dans le cœur de l'Allemagne avec 300 000 hommes sans qu'on s'en doute. »

L'empereur donna tous ses ordres à Boulogne dans la journée même du 26 août avec la recommandation de ne les émettre que le 27 à dix heures du soir.

Le courrier ne pouvait arriver que le 30 août à Marmont et le 1<sup>er</sup> septembre à Bernadotte.

Pour les camps d'Ambleteuse, de Boulogne et de Montreuil, ces ordres devaient commencer à s'exécuter le 29 août au matin.

Napoléon, gardant profondément son secret, dit autour de lui qu'il envoyait 30,000 hommes sur le Rhin.



Il prescrivit en même temps à Murat d'être de retour de sa mission le 7 septembre à Strasbourg, pour y exercer, avec le titre de lieutenant de l'Empereur, le commandement en chef jusqu'à son arrivée.

Les officiers envoyés avec des fonds sur les routes que les troupes devaient parcourir, étaient chargés de faire préparer des vivres dans chaque lieu d'étape.

La Grande Armée se met donc en mouvement à la fin d'août, et exécute les marches de concentration qui la transportent sur le Mein et sur le Rhin.

Le 1<sup>er</sup> corps doit se rassembler à Göttingen et se diriger sur Wurtzbourg ; le 2<sup>e</sup> remonte le Rhin et le Mein et se dirige vers le même point ; ces deux corps rallieront l'armée bavaroise et formeront, à Wurtzbourg, un rassemblement de 60 000 hommes, qui représentera la gauche de l'armée française. Le 5<sup>e</sup> corps part d'Arras, et passant par La Fère, Reims et Nancy, se dirige sur Strasbourg ; il est accompagné du principal noyau de la réserve de cavalerie ; ce corps représente l'avant-garde de l'armée et doit faire des démonstrations aux débouchés de la Forêt Noire pour retenir l'armée autrichienne dans sa position d'Ulm. Les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps partent le 29 août d'Ambleteuse, de Boulogne et de Montreuil ; le 3<sup>e</sup> corps passe par Cassel, Namur, Luxembourg et arrive à Manheim ; le 4<sup>e</sup> corps passe par Lille, Douai, Mézières, Metz, et se concentre à Spire ; le 6<sup>e</sup> suit la route du 5<sup>e</sup> jusqu'à Nancy, mais de Nancy se dirige sur Lauterbourg ; chacun de ces corps marche par échelons de divisions et à une journée de distance entre les divisions.

Napoléon avait assisté de sa personne au départ de toutes les divisions de l'armée. On se ferait difficilement une idée de leur joie, de leur ardeur quand elles apprirent qu'elles allaient entreprendre une grande guerre. Il y avait cinq ans qu'elles n'avaient combattu ; il y en avait deux et demi qu'elles attendaient vainement l'occasion de passer en Angleterre. Vieux et jeunes soldats, devenus égaux par une vie commune de plusieurs années, confiants dans leurs officiers, enthousiastes du chef qui devait les conduire à la victoire, espérant les plus hautes récompenses sous un régime qui avait mené au trône un soldat heureux, pleins enfin du sentiment qui, à cette époque, avait remplacé tous les autres, l'amour de la gloire, tous, vieux et jeunes, appelaient de leur vœux la guerre, les combats, les

périls, les expéditions lointaines. Ils partaient en chantant, en criant vive l'Empereur, en demandant la plus prochaine rencontre avec l'ennemi.

Rien ne peut mieux traduire l'état d'âme des soldats que la chanson qui a leur préférence, le plus souvent d'ailleurs naïvement improvisée par eux.

Voici un couplet de celle qui avait alors la vogue parmi les troupes quittant le camp de Boulogne :

Les Autrichiens disaient tout bas :  
Les Français vont vite en besogne,  
Prenons tandis qu'ils n'y sont pas,  
L'Alsace et la Bourgogne.  
Ah! Tu t'en souviendras, la-ri-ra  
Du départ de Boulogne (bis).

Cela se chantait sur l'air du « Curé de Pomponne ».

Les deux morceaux favoris de la musique de la garde impériale étaient : *On va leur percer le flanc, tire lire* et *Malborough s'en va-t-en guerre*.

Le 13 septembre, Murat est averti de se tenir prêt à passer le Rhin avec quatre régiments de dragons, le 1<sup>er</sup> hussards et quelques pièces d'artillerie légère, aussitôt que, par dépêche de M. Otto, ministre de France à Munich, il sera prévenu de l'entrée des Autrichiens en Bavière. Investi de toute la confiance de l'Empereur, il doit s'assurer du degré de fatigue des soldats à leur arrivée sur le Rhin, leur faire distribuer des souliers, régulariser le service des vivres et des fourrages, faire reconnaître la route de Strasbourg à Ulm, passer la revue des divisions de cavalerie et des grenadiers d'Oudinot, enrôler quelques Suisses, Allemands ou Prussiens pour servir d'espions. Il lui est recommandé surtout de choisir un bon chef d'espionnage.

Le major-général écrit en date du 15 septembre à Bernadotte :

« Sa Majesté vous ordonne, M. le maréchal, de partir avec votre corps d'armée pour vous rendre à Wurtzbourg et de combiner votre marche de manière à y être arrivé du 23 au 24 de ce mois. Vous organiserez votre corps d'armée en deux divisions d'infanterie de trois régiments chacune, avec douze pièces de canon, et une division de cavalerie ayant six pièces de canon attelées. Vous avez dix petites journées de marche de Göttingen à Wurtzbourg ; vous ne serez point censé faire

une marche de guerre ; vous direz constamment que vous devez traverser le pays neutre de l'Allemagne pour vous rendre à Mayence, en passant par Wurtzbourg. Vous paierez tout en argent comptant. Vous maintiendrez une sévère discipline. Vous enverrez des espions à Egra et à Prague, afin d'y être instruit de tout ce qui se passe. Vous enverrez un officier intelligent à Nuremberg, afin d'observer tous les mouvements des Autrichiens ; car quoique le ministre français soit à Vienne, et que nous soyons encore en paix, l'Autriche a levé l'étendard et déchiré le voile ; et comme vous le savez la guerre est imminente.

» L'Empereur m'ordonne de vous faire connaître que le roi de Bavière arrivera à Wurtzbourg le lendemain du jour où vous serez dans cette ville et qu'il y réunira toutes ses troupes. Le maréchal Marmont se trouvera à Mayence avec son corps d'armée, et recevra l'ordre de se rendre à Wurtzbourg pour vous y joindre. L'Empereur sera lui-même à Strasbourg. Chacun sera à son poste. Vous sentez quelle variété de combinaisons et quelle exactitude il faut pour conduire avec succès, à la gloire de l'Empereur et au plus grand avantage de la patrie, une guerre qui s'étend depuis le rivage de la Baltique jusqu'à Naples. »

La division de cavalerie légère Kellermann formait l'avant-garde du corps d'armée de Bernadotte. En vertu des engagements passés avec l'Electeur de Hesse par le chef d'état-major de ce corps, la division Kellermann traversa Cassel devant les troupes hessoises, rangées en bataille ; sa tenue fut fort admirée.

Au commencement de septembre, l'armée autrichienne comptait :

En Italie . . . . .	69	bataillons	et	2	régiments	de cavalerie.
En Tyrol . . . . .	60	»		1	»	
En Autriche et Carinthie	50	»		4	»	
Au camp de Wils . . .	54	»		7	»	
A Minkerdorf . . . .	16	»		5	»	

L'armée placée sous les ordres du général Mack pour opérer contre l'armée de Napoléon, en Bavière, est composée de 100 bataillons et 92 escadrons.

Près de 200 000 soldats français marchaient en Allemagne, 70 000 défendaient l'Italie, 21 bataillons d'infanterie plus 15 bataillons de marine gardaient Boulogne.

Les régiments d'infanterie étaient partis avec deux bataillons ; les 3<sup>e</sup> bataillons de dépôt et les dépôts de la cavalerie furent chargés de recevoir les malades et d'instruire les conscrits. La majeure partie de ces dépôts furent établis à Mayence et à Strasbourg. On y dirigea les hommes restant à lever sur les années IX, X, XI, XII, XIII, et les 80,000 conscrits de 1806.

Les plus âgés lorsqu'ils seraient formés, viendraient plus tard organisés en corps de marche, remplir les vides que la guerre aurait opérés dans les rangs de l'armée. C'était une réserve de 150 000 hommes au moins, gardant la frontière et assurant le recrutement des corps. Les gardes nationales, appuyant cette réserve, devaient être organisées dans le nord et l'ouest pour concourir à la défenses des côtes.

Voilà bien le principe des trois lignes d'armées, dont on a voulu quand même attribuer l'innovation aux Prussiens.

Seulement Napoléon, malgré le reproche qu'on lui a fait de sa consommation de soldats, n'a pas voulu organiser la nation armée et, comptant plus sur la qualité que sur le nombre, il s'est toujours contenté du strict nécessaire de troupes pour battre ses adversaires.

C'est ainsi qu'en 1805 il ne disposera que de 250 000 hommes au plus, y compris 26 000 Bavaois, 7000 Wurtembergeois et 4000 Badois, contre les 500 000 combattants de la coalition.

Le 20 septembre, Murat est invité à faire reconnaître, par des officiers, la route du Kniebis et l'état actuel des débouchés de la Kinzig. Ces officiers devaient le renseigner sur le nombre de jours qu'il faudrait, après avoir passé le Rhin, pour atteindre la sortie de chacun de ces débouchés.

Le lendemain 21 septembre, le général Lemarois part de Strasbourg dans la nuit et se rend à Bâle pour accomplir une mission analogue le long du Rhin supérieur et des villes forestières.

Le 22 septembre, une armée autrichienne de 90 000 hommes commandée par l'archiduc Ferdinand et le général Mack, après avoir franchi l'Inn et envahi la Bavière, a pris position sur l'Iller entre Ulm et Menningen, couverte sur son front par un rideau de cavalerie légère, qui éclaire tous les débouchés de la Forêt-Noire.

Cette armée se relie à Menningen, et donne la main au corps

de 25 000 hommes de l'archiduc Jean, chargé de garder le Tyrol et de secourir, au besoin, l'armée de l'archiduc Charles, qui se masse sur l'Adige.

Un corps de 56 000 hommes, formant le premier échelon des contingents russes et commandé par le général Kutusoff, vient de franchir les frontières autrichiennes.

Napoléon est encore à Paris ainsi que le Major-général, c'est de Paris qu'il fait écrire, le 23, à Murat :

« J'ai l'honneur de prévenir votre Altesse Impériale que le maréchal Lannes passera le Rhin, le 25, au pont de Kehl. L'intention de l'Empereur est que vous le passiez le jour même. Vous pourrez établir votre quartier général à Sand.

» Vous ferez éclairer le pays, et vous prendrez toutes les dispositions nécessaires pour connaître les mouvements de l'ennemi. Il sera très utile que vous donniez à MM. les maréchaux la connaissance de ce qui peut les intéresser. Je leur ai envoyé des ordres directs ; mais si des mouvements imprévus de l'ennemi mettaient obstacle à leur exécution, ils doivent vous en rendre compte et prendre vos ordres.

» L'Empereur tient beaucoup à passer le Rhin aux époques qu'il a déterminées. Mais tout est subordonné aux mouvements de l'ennemi. Sa Majesté ne voudrait pas qu'il s'engageât des affaires particulières, à moins d'une nécessité absolue. Il faut, dans tout ceci, célérité et secret. »

Ainsi, la réserve de cavalerie a l'ordre de passer le Rhin avec le corps d'avant-garde et vraisemblablement en avant de ce corps, puisqu'on lui demande d'éclairer le pays et de reconnaître l'ennemi. Son rôle s'affirme donc dès le début.

Bien que cette réserve ne dépende que du commandement en chef de l'armée, on lui recommande d'informer les corps de ce qui peut les intéresser. Mesure de précaution trop oubliée dans la transmission des renseignements de la cavalerie, qui souvent laisse les troupes les plus avancées dans l'ignorance de la situation sous prétexte qu'elle ne doit de rendu-compte qu'au général en chef.

Le 25 septembre, les différents corps de la Grande Armée sont rendus à leurs destinations ; l'armée est concentrée sur le Rhin et c'est alors que commencent les opérations.

Il faut ajouter que le 7<sup>e</sup> corps, venant de Bretagne, devait ar-

river sur le Rhin une quinzaine de jours après les autres et qu'il y servirait de réserve.

Le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> corps, avec l'armée bavaroise, sont à Würzburg et forment la gauche de l'armée ; les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps sont à Manheim et à Spire et en forment le centre ; les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps, avec la garde et la réserve de cavalerie, sont à Kehl et à Lauterbourg et forment la droite.

Au même moment, l'armée de Mack est toujours derrière l'Iller, entre Ulm et Memmingen ; la première armée russe est aux environs de Vienne et la seconde sur la Vistule.

L'armée française est prête à entrer en campagne ; elle a reçu des capotes, des souliers, 50 cartouches par homme, huit jours de vivres dont quatre de pain et quatre de biscuit, les approvisionnements d'artillerie sont complets.

L'Empereur a organisé en même temps sa base d'opérations sur le Rhin, de Bâle à Mayence. On y prépare des hôpitaux, des magasins ou manutentions ; on fait fabriquer 500 000 biscuits à Strasbourg ; enfin on rassemble tous les approvisionnements nécessaires à l'armée.

Si la précipitation du départ de Boulogne n'y avait pas mis d'obstacle, l'Empereur aurait désiré que toutes les colonnes eussent douze jours de biscuit à leur suite. Mais il comptait tirer parti des ressources du pays envahi et la cavalerie était chargée de le renseigner à ce sujet.

Dans les campagnes de l'Empire, le service de subsistances acquit une importance qu'il n'avait pas encore eue, vu le nombre d'hommes qu'on avait à nourrir.

Nombreux convois, magasins, dépôts, tout était organisé avec le plus grand soin.

Pour les détachements, l'Empereur prescrivait presque toujours de vivre par « réquisitions ».

De tous temps il a été difficile de réduire au strict nécessaire le nombre de voitures qu'une armée traîne à sa suite : chaque journée de marche fait naître à cet égard de nouveaux abus dont la répression, la plupart du temps, n'a lieu qu'au moment où ils deviennent la cause de graves embarras. La Grande Armée ne fit pas d'exception à cette loi commune. Les commandants de corps d'armée furent souvent obligés de rappeler les officiers et la troupe à la rigoureuse observation des règlements. Plusieurs fois, dans le cours de la campagne le maréchal Ber-

thier enjoint aux généraux, aux colonels et à d'autres officiers de n'emmener avec eux que les voitures et les bagages réglementaires, et de renvoyer le surplus dans les dépôts de leurs corps d'armée. Le règlement n'accordait qu'une voiture par bataillon d'infanterie ou par régiment de cavalerie pour le transport des bagages des officiers.

Parti le 24 de Paris, Napoléon arriva le 26 à Strasbourg. La joie des soldats était au comble ; ils l'accueillirent par les cris de vive l'Empereur ! mille fois répétés.

Cette foule innombrable de troupes d'infanterie, d'artillerie, de cavalerie, subitement réunies ; ces convois de vivres, de munitions, formés à la hâte ; ces longues files de chevaux, achetés en Suisse et en Souabe ; tous ces mouvements enfin d'une armée qu'on n'attendait pas quelques jours auparavant, et qui était subitement apparue, présentaient un spectacle unique, relevé encore par la présence d'une cour militaire à la fois sévère et brillante, et par une immense affluence de curieux accourus pour voir l'Empereur des Français.

Après avoir fait mettre à l'ordre de l'armée une proclamation dénonçant les actes agressifs de l'Autriche, la violation du territoire de la Bavière, l'Empereur fit passer le Rhin le même jour 26 septembre, aux 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps entre Strasbourg et Manheim.

Le passage du Rhin se fit avec appareil, comme pour une grande fête ; l'ordre du jour disait : « Les troupes seront en tenue de parade, culotte blanche, guêtres noires, les grenadiers ainsi que l'infanterie légère auront le bonnet en tête avec le plumet ». Et, détail curieux : « Toute l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie porteront des branches de chêne à leurs drapeaux, en signe de la victoire que l'armée remportera sur les ennemis. »

Le général Songis, qui commandait l'artillerie, avait jeté deux ponts de bateaux, le premier entre Lauterbourg et Carlsruhe pour le corps du maréchal Ney, le second aux environs de Spire pour le corps du maréchal Soult. Le maréchal Davout avait à sa disposition le pont de Manheim. Ces maréchaux devaient parcourir transversalement les vallées qui descendent de la chaîne des Alpes de Souabe, et côtoyer cette chaîne, en s'appuyant les uns aux autres, de façon à pouvoir se secourir en cas d'apparition subite de l'ennemi.

L'Empereur attachait une importance extrême au service de

son avant-garde, fournie par le corps de Lannes et la réserve de cavalerie, et il donna même des prescriptions de détail relatives à ce service, en écrivant, le 26 septembre, au maréchal Lannes :

« Vous séjournerez demain 27, à Rastadt, vous vous étendrez, s'il est nécessaire, jusqu'à Wildbad, vos reconnaissances partiront avant le jour. On fera faire deux lieues par deux régiments, deux autres par un régiment, un autre lieue par un escadron, une autre lieue par un piquet des mieux montés. »

L'armée devait ainsi se trouver éclairée à 24 ou à 36 kilomètres, selon que l'on admettra que les lieues dont il s'agit étaient de poste de 4 kilomètres ou des lieues de pays, mesure encore fréquemment usitée alors, et qui comprenait 6 kilomètres.

Mais il faut remarquer que l'on fatiguait une brigade entière pour voir à 24 kilomètres; le résultat semble peu proportionné aux moyens employés.

Cette directive qui sert de base au service de reconnaissances dans la campagne de 1805, est plutôt un service de sûreté qu'un service d'exploration. Il est vrai de dire que les circonstances dans lesquelles Napoléon en fait usage sont spéciales. L'avant-garde à laquelle ce dispositif est conseillé, est une fausse avant-garde, qui a plutôt la mission d'une flanc-garde chargée de couvrir le mouvement des autres corps et d'empêcher l'ennemi de les voir tout en le gardant à vue. Son échelonnement en profondeur indique bien son rôle de résistance au cas où l'ennemi voudrait crever son voile.

Ce sont les divisions de dragons qui forment les avancées de la réserve de cavalerie, chargées d'éclairer la flanc-garde de Lannes.

C'est dans ces circonstances principalement que les dragons, l'arme de prédilection de l'Empereur, pouvaient rendre les services qu'il en attendait, par l'emploi judicieux du combat à pied; aussi étaient-ils choisis de préférence, ou, à leur défaut, adjoignait-on quelque infanterie légère aux régiments de chasseurs et de hussards.

Il y a, du reste, lieu d'ajouter que, presque toujours, ces missions étaient de courte durée; s'il s'agissait d'occuper pour un certain temps un point important sur les flancs de l'ennemi ou une position couvrant les lignes d'opérations, on en chargeait la cavalerie, pour que la chose fût exécutée le plus rapidement



possible, mais bientôt elle était relevée par l'infanterie, à laquelle était confiée la garde définitive. Cette façon d'agir est la seule conforme à ces deux principes dont toutes les guerres de l'Empire sont la continuelle démonstration : laisser toujours la cavalerie à sa place véritable : en avant ; à sa mission capitale : l'exploration.

Il est à remarquer que les négociations n'étaient pas définitivement rompues avec l'Autriche, et que, de part et d'autre, les mouvements militaires avaient eu lieu sans que la guerre fût officiellement déclarée. Les premières patrouilles autrichiennes que rencontrent nos reconnaissances de cavalerie paraissent ou veulent paraître étonnées des démonstrations de l'armée française. Les officiers prétendent que l'on n'est pas en guerre, qu'ils n'ont pas reçu l'ordre de combattre les Français, et déconcertent, par leur attitude amicale, les officiers d'avant-garde qui parlementent avec eux.

Puis les patrouilles autrichiennes se retirent vivement à l'approche de nos reconnaissances de cavalerie, qui ne parviennent pas à les atteindre. C'est ainsi que Biberach, Appenau et Frenndstadt nous furent abandonnés sans résistance.

L'armée française, marchant sur trois colonnes, devait contourner, au nord, les montagnes de la Forêt-Noire pour déboucher dans les plaines de Nordlingen et franchir le Danube entre Donauwerth et Ingolstadt, afin de prendre à revers les positions de l'Iller. L'empereur marcherait avec la colonne de droite, composée des corps de Ney, Lannes et Murat. Ce dernier servait donc de pivot à la conversion des autres corps d'armée et couvrait leur mouvement en éclairant le flanc droit de l'armée. Les trois colonnes étaient précédées et reliées entre elles par les régiments de cavalerie légère des corps d'armée.

Pendant ce mouvement, si méthodique, si bien réglé, de la Grande Armée, les Autrichiens restent dans une inaction complète ; ils attendent toujours l'armée française par la Forêt-Noire.

Le 29 septembre, l'Empereur écrit au prince Eugène : « Le prince Murat a rencontré, avec ses dragons, des patrouilles ennemies, elles n'ont fait que des compliments ; je n'avais pas encore donné l'ordre de tomber dessus, on ne leur répondra désormais qu'à coups de sabre. J'envoie l'ordre au prince Murat

de faire enlever les postes de cavalerie qui sont sur les débouchés de la Forêt-Noire. »

Ce fut, en effet, la cavalerie du prince Murat qui, le 29 septembre, fit les premiers prisonniers de la campagne ; ses dragons enlevèrent une patrouille de cheveau-légers de Rosenberg sans brûler une amorce ni échanger un coup de sabre. Tel fut le début des hostilités.

Lieut.-colonel PICARD.

